

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XXV

Québec, 25 janvier 1913

No 25

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 385. — Les Quarante-Heures de la semaine, 385. — Apostolat de la Prière, 386. — La communion en dehors de la messe, 386. — La sanctification du dimanche, 387. — Pour l'inauguration d'un conseil municipal, 388. — L'amour et l'esprit d'apostolat (A. Camirand, ptre), 389. — Sun-Yat-Sen reçu à l'évêché de Canton, 395. — Une excellente idée, 397. — Bibliographie, 398.

Calendrier

— o —

26	DIM.	*vi	SEXAGESIME <i>Kyr.</i> du dim. <i>Vêp.</i> du suiv., <i>mém.</i> du dim., de S. Jean Chrysostome, <i>O Doctor</i> , et de S. Polycarpe (II <i>Vêp.</i>)
27	Lundi	b	STE FAMILLE. J. M. J <i>2 cl.</i> (du III dim apr. l'Épiph.)
28	Mardi	r	Commemoration de la Passion de N.-S. J.-C <i>dbl. maj.</i>
29	Mercre.	b	S. François de Sales, évêque, confesseur et docteur.
30	Jeu <li< td=""> <td>tr</td> <td>Ste Martine, vierge et martyre.</td> </li<>	tr	Ste Martine, vierge et martyre.
31	Vend.	b	S. Pierre Nolasque confesseur.
1	Sam.	r	S. Ignace, évêque et martyr.

(a) Le signe * indique qu'il faut mettre aux Vêpres la couleur indiquée pour le lendemain.

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

26 janvier, Bienville. — 28, Franciscaines Missionnaires, Beaupré. — 29, Sainte-Marie. — 30, Sainte-Martine. — 1er février, Couvent de Plessisville.

Apostolat de la Prière

— o —

Intention générale pour février 1913 : *Le Mexique.*

Affranchi en 1821 de la domination espagnole, le Mexique est malheureusement tombé depuis sous la tyrannie des Francs-Maçons. Des lois de persécution ont été votées et l'action de l'Église est entravée de mille manières. Les dix-huit millions d'habitants que compte ce grand pays sont cependant en très grande majorité catholiques. Aussi, peut-on espérer que la domination des sectaires ne sera pas longue. Déjà le *Parti catholique national*, organisé sous la direction des évêques, a remporté de belles victoires. Nous pouvons, par nos prières, hâter son triomphe qui sera celui de l'Église. Ne négligeons rien pour le mériter.

OFFRANDE QUOTIDIENNE POUR FÉVRIER

Divin Cœur de Jésus, je vous offre par le Cœur immaculé de Marie, les prières, les œuvres et les souffrances de cette journée, en réparation de nos offenses et à toutes les intentions pour lesquelles vous vous immolez continuellement sur l'autel.

Je vous les offre, en particulier, pour les catholiques mexicains.

Résolution apostolique : Je prierai pour les catholiques du Mexique.

— ••• —

La communion en dehors de la messe

— o —

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié dans la *Semaine religieuse*, p. 365, une réponse à une question qui peut être assez pratique, au moins dans quelques endroits. Vous plairait-il d'ajouter la note suivante ? Elle servirait, je crois, de complément à la réponse déjà donnée.

Le Père Cros, S. J., ayant un jour reçu, d'un jeune homme, une lettre qui mentionnait cette relique du jansénisme : « Je ne puis supporter ni comprendre qu'on ait l'audace de communier avant ou après la messe ; c'est indécent, c'est scandaleux : faire sortir ainsi Jésus-Christ de son tabernacle à tous

les instants ; on n'oserait traiter le dernier des hommes avec ce sans-gêne, » il fit la remarque suivante : « Le Pape Benoît XIV recommande aux prêtres de s'empresser de donner la communion à qui la demande, soit avant, soit après la messe et à toute heure du jour. Les *Semaines religieuses* de France ayant manifesté un sentiment contraire et dit que la communion ne devait pas être ainsi donnée, en dehors de la messe, *sans raisons graves*, la S. C. des Rites, par décision du 28 novembre 1895, a ordonné aux directeurs de ces publications de se rétracter, et de faire connaître à leurs lecteurs la décision romaine. La communion doit être donnée, en dehors de la messe, à qui la demande, et le communiant n'a pas à rendre compte des raisons qui la lui font ainsi demander. » (*Enfants à la sainte Table*, 1^{ère} série, p. 215.)

Votre tout dévoué,
A. CAMIRAND, ptre.

La sanctification du dimanche

(Suite.)

LE DIMANCHE ET L'OUVRIER

— o —

Que dire maintenant du repos dominical au point de vue de la dignité de l'ouvrier ? Dans les pays — et ils sont nombreux — où sévit cette plaie du travail dominical, le repos imposé par le Créateur devient le privilège presque exclusif d'une classe, et le peuple, qui en a le plus besoin, s'en trouve privé. La grande partie de la classe ouvrière gémit sous le poids de l'esclavage moderne. Imposer le travail le dimanche, comme cela se pratique dans de nombreuses usines à l'étranger, et comme on tend malheureusement à le faire ici, même en ce diocèse presque exclusivement catholique, c'est diviser l'humanité en hommes libres et en esclaves. Rien ne fait plus sentir à l'ouvrier l'infériorité de sa situation que l'obligation de se rendre le dimanche à l'usine en habit de travail, tandis que les autres citoyens, en vêtements de fête, vont à l'église. Et pourtant ces hommes, dignes d'un meilleur sort et appelés à une autre destinée, doivent-ils, enfermés odieusement entre

un labeur qui les brise et un oubli de Dieu qui les corrompt, traîner leur vie sans regarder le ciel, et sans trouver entre deux fatigues quelques instants pour penser à eux-mêmes, à leur âme, à l'avenir ? Seront-ils condamnés à marcher ici-bas d'avilissement en avilissement jusqu'à la ressemblance de l'être sans raison qui mange sa pâture après avoir fait son labeur ? Devront-ils employer leurs bras et leur intelligence à éteindre en eux-mêmes ce qui leur reste d'énergie et retourner peu à peu, poussés par la cupidité d'un maître, à l'opprobre des anti-ques servitudes ? Ah ! ce n'est jamais impunément que, sous prétexte de prospérité industrielle et de progrès, on ose violer la loi de Dieu. Si Dieu, sur le Sinaï, s'est entouré de la foudre et des éclairs lorsqu'il a dit à tous les hommes : vous travaillerez six jours, et le septième, vous vous reposerez, n'était-ce pas pour faire présager les orages qui éclateront tôt ou tard sur la tête des violateurs ?

Le dimanche est le jour du Seigneur ; il est également, dans le sens le plus élevé du mot, le jour de l'homme, car il donne aux plus humbles de nos semblables la conscience de leur dignité et de leur liberté. Il leur montre que, de fait et en vérité, tous les hommes sont égaux selon leur nature. Du respect de cette vérité bien comprise et mise en pratique, découlera la paix, l'union entre les classes.

MGR LABRECQUE,

(*A suivre.*) évêque de Chicoutimi.

Pour l'inauguration d'un conseil municipal

— o —

Le 6 janvier à Woonsocket, R. I., avait lieu la cérémonie d'inauguration d'un conseil municipal. A cette occasion, M. l'abbé Leclerc, curé de Sainte-Anne, invité à appeler les bénédictions de Dieu sur les délibérations des échevins, a prononcé la prière suivante :

Nous te supplions, ô Dieu de justice, de sagesse et de puissance, de qui dérive toute juste autorité, par qui toute loi est établie et tout jugement rendu, d'assister, en ton saint esprit de sagesse et de force, le maire, le bureau des échevins et le conseil de notre ville, pour que leur administration soit conduite avec droiture, et qu'ils sachent se rendre utiles à ton

peuple qu'ils sont appelés à gouverner en encourageant le respect dû à la religion et à la vertu, de même qu'en exécutant les lois avec justice et clémence et en mettant un frein au vice et à l'immoralité.

Puissent les lumières de ta divine sagesse diriger leurs délibérations, les éclairer dans leurs procédures et dans la confection des lois destinées à nous gouverner. Qu'ils puissent de la sorte travailler au maintien de la paix, contribuer à notre bonheur, augmenter notre industrie, maintenir notre sobriété et perpétuer chez nous les bénédictions d'une égale liberté.

Nous remettons aux mains de ton inépuisable miséricorde tous nos frères et tous nos concitoyens des Etats-Unis, pour qu'ils soient bénis et sanctifiés dans l'observation de ta loi très sainte, pour qu'ils puissent vivre dans cette union et cette paix que le monde ne peut donner, et qu'enfin, après avoir joui des bénédictions de la vie, ils puissent jouir des béatitudes éternelles. Amen.

L'amour et l'esprit d'apostolat

— o —
DEUXIÈME PARTIE

(Suite.)

Que s'est-il passé depuis la révélation évangélique de l'amour ? Comment le monde a-t-il accueilli cette doctrine et jusqu'à quel point s'est-il empressé de correspondre aux avances de Dieu ?

La réponse à cette question nous sera donnée par la lecture des principales révélations faites aux âmes saintes et au cours desquelles Jésus s'est plaint d'être abandonné des hommes. Même, a-t-il déclaré, les froideurs et les ingratitude des hommes lui sont plus sensibles que tout ce qu'il a enduré pendant sa Passion.

Les grandes révélations de l'amour ont été annoncées longtemps d'avance ; tâchons d'en comprendre la signification profonde et de bien saisir la nature de la dévotion particulière dont elles requièrent le développement. Nous empruntons à divers auteurs qui nous semblent sérieux les relations qui vont suivre, et nous commençons par la révélation de sainte Gertrude.

Un jour (27 déc. 1320), dans une extase, sainte Gertrude

reçut du Sauveur, par l'entremise de saint Jean, une faveur semblable à celle dont le disciple bien-aimé jouit pendant la dernière Cène. Or, comme elle éprouvait une douceur ineffable aux pulsations très saintes du Cœur de Jésus, elle dit à l'Apôtre : « Est-ce que vous n'avez pas, vous aussi, bien-aimé de Dieu, senti le charme de ses suaves battements, qui ont pour moi tant de douceurs, lorsque vous reposiez à la Cène sur cette poitrine bénie ? » Et Jean répondit à la sainte : « J'avoue que je l'ai senti, et la suavité en a pénétré mon âme aussi profondément qu'une liqueur remplit la mie du pain nouveau, aussi parfaitement que la flamme ardente d'un foyer embrase le bois qu'on y jette. — Pourquoi donc, reprit-elle, avez-vous gardé là-dessus un silence si profond que vous n'avez rien écrit qui le donnât à entendre, au plus grand profit de nos âmes ? » Et Jean répondit : « Ma mission était d'offrir à l'Eglise, dans son premier âge, sur le Verbe incarné de Dieu le Père, une simple parole qui suffirait, jusqu'à la fin du monde, à satisfaire la race humaine tout entière, sans toutefois que personne arrivât jamais à la pleinement comprendre. Quant au très doux langage de ces pulsations du Cœur du Seigneur, c'est aux derniers temps qu'en est réservée la pleine manifestation, afin que le monde engourdi par l'âge reprenne dans l'amour divin quelque chaleur, en entendant ces mystères. »

Le même jour, 27, décembre 1673, 353 ans plus tard, le Sacré-Cœur lui-même se manifestait pleinement aux hommes, leur disant qu'il souffrait de ne pas être aimé et leur demandant de l'aimer. C'est à la Bienheureuse Marguerite-Marie qu'il parla. Il lui apparut rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil, et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce divin Cœur et une croix au-dessus. Notre-Seigneur dit à la Bienheureuse : « *Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors, qui contiennent les grâces dont ils ont besoin pour être tirés de la perdition.* »

Aux termes de cette première révélation, la nouvelle dévotion allait être un plus grand effort du Cœur de Jésus, « *passionné d'amour pour les hommes* », et voulant à tout prix les tirer de l'abîme de la perdition. Jusque-là les moyens ordinaires avaient suffi. Mais dans le triste état où était le monde, Jésus ne pouvait plus retenir dans son Cœur les flammes de cette ardente charité qui veut sauver tous les hommes. Son côté percé s'entr'ouvrait; son Cœur aspirait à en sortir; et lui qui ne s'était jamais montré que dans les solitudes à des âmes choisies, et qui, en se montrant à elles, les avait fait défaillir d'amour, il voulait maintenant se montrer aux foules, et essayer si, en révélant les secrets jusque-là cachés de son amour, il parviendrait à fondre les glaces qui s'amoncelaient au milieu des peuples chrétiens.

On y voyait le principe et comme le moyen de cette nouvelle dévotion; mais dans quelle touchante beauté! Un Dieu oublié par l'homme, et ne pouvant pas se résigner à cet oubli; méprisé, insulté par l'homme, et ne réussissant pas à faire taire son amour; au contraire, décidé à le vaincre à force de tendresse, et, dans ce but, inventant chaque jour de nouvelles et de plus divines industries. — Après les splendeurs de la création, les anéantissements de la crèche; après la crèche, les douleurs de la croix; après la croix, les tendresses de la sainte Eucharistie; après la sainte Eucharistie, l'effort suprême du Sacré-Cœur. C'est toujours la même loi. A chaque nouveau refroidissement, Dieu descend d'un degré, pour essayer de toucher les cœurs dont il ne parvient pas à se détacher. C'est l'ami, le père, faisant un tendre effort pour sauver ses enfants.

L'année suivante, 1674, la Bienheureuse reçut une nouvelle révélation. « *Il me découvrit les merveilles inexplicables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il l'avait porté d'aimer les hommes, dont il ne recevait que des ingratitude: « Ce qui m'est beaucoup plus sensible que tout ce que j'ai souffert dans ma Passion; d'autant que, s'ils me rendaient quelque retour d'amour, j'estimerais peu tout ce que j'ai fait pour eux, et voudrais, s'il se pouvait, en faire encore davantage; mais ils n'ont que des froideurs et du rebut pour tous mes empressens. Toi, du moins, dit-il en terminant, donne-*

moi cette joie de suppléer, autant que tu le pourras, à leur ingratitude.»

Maintenant ce sont les cinq Plaies, qui brillent comme des soleils, l'humanité sacrée qui jette des flammes, la poitrine qui ressemble à une fournaise, c'est l'époux outragé, le roi méconnu qui va demander une réparation. Après avoir révélé que le principe de la dévotion nouvelle était un amour dont il ne pouvait plus contenir le feu dans son Cœur, Notre-Seigneur en fait connaître le caractère, le but.

Cette dévotion sera une amende honorable et une expiation pour tous les crimes du monde, une consolation pour son Cœur délaissé. Il appelle des âmes choisies à venir remplacer aux pieds des autels celles qui ne l'aiment pas, et à suppléer, par leurs adorations et leur amour, aux hommages qu'il ne recevait plus d'une foule refroidie et indifférente. Toi, du moins, — et en parlant ainsi, Notre-Seigneur s'adressait à toutes les âmes pieuses, — donne-moi cette consolation de suppléer à leur ingratitude, autant que tu le pourras.

Comme la Bienheureuse s'excusait en alléguant son insuffisance : « Tiens, voilà de quoi suppléer à tout ce qui te manque. » « En même temps, dit Marguerite-Marie, ce Cœur divin s'était ouvert, il en sortit une flamme si ardente que je pensai en être consumée. » Image admirable de ce réchauffement des cœurs dont cette dévotion devait être le principe.

« Ne crains rien, je serai ta force ; écoute seulement ce que je désire de toi pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins. » Alors il lui demande deux choses : communier tous les premiers vendredis de chaque mois pour lui faire amende honorable ; se lever entre onze et douze heures dans la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine, et se prosterner la face contre terre en expiation des péchés et pour consoler son Cœur de l'abandon universel. Marguerite avait alors 26 ans, et deux ans de vie religieuse.

Le 16 juin 1675, eut lieu une troisième révélation. « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ; et en reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par leurs irrévérences sacrilèges, et par les froideurs et mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement*

d'amour. Et ce qui m'est plus pénible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés. C'est pour celui que je demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour les indignités qu'il a reçues. Et je te promets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son amour sur tous ceux qui lui rendront cet honneur, ou qui procureront qu'il lui soit rendu.»

C'est la plus célèbre des révélations, car elle renferme tout ce qui regarde la dévotion au Sacré-Cœur: Son principe: Amour débordant de Jésus, essayant un plus grand effort...; son but: culte de réparation, de consolation et d'amende honorable...; ses effets: nouvelle effusion de l'amour divin sur l'Eglise, et plus particulièrement sur les âmes pieuses qui s'en feront les propagatrices et les apôtres. (1) (Mgr Bougand.)

Passons sous silence le XVIII^e siècle, et voyons comment les âmes du siècle dernier ont entendu ces appels de l'amour et

(1) En résumé, Jésus pressa Marguerite-Marie de demander en son nom : a) la communion et l'amende honorable, b) le premier vendredi de chaque mois, c) l'exercice de l'heure sainte dans la nuit du jeudi au vendredi, d) une fête solennelle, e) la consécration de la nation à son Cœur sacré, f) la construction d'une église en son honneur, g) son image gravée sur les étendards.

« Cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles d'une telle rédemption amoureuse, pour nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour, qu'il voulait rétablir dans le cœur de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion. » (Lettres inédites.)

« Notre-Seigneur nous présente la dévotion à son Cœur comme « un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les chrétiens en ces derniers siècles. » Nous ne chercherons donc pas à la faire remonter plus haut dans l'antiquité, en oubliant les notes caractéristiques de la dévotion au Sacré-Cœur, telle que nous la pratiquons, pour la confondre avec les hommages enflammés que, déjà auparavant, offrirent à l'amour ou au Cœur de Jésus certaines âmes ardentes de saints. Il est vrai, les fondements de la dévotion sont révélés avec le christianisme; et nous pouvons dire que, dès la dernière Cène, elle a sa raison d'être. Dès lors l'amour excessif de Notre-Seigneur, se livrant pour nous à la mort et instituant la sainte Eucharistie, ne se trouve-t-il pas aux prises avec l'oubli et la plus noire ingratitude? Mais toute préparée qu'elle paraisse, elle demeure comme cachée dans le sein de Dieu, jusqu'au moment où Jésus, par la voix d'une humble religieuse, propose « aux chrétiens un objet et un moyen si propre pour les engager à l'aimer. » (Vermersch.)

se sont efforcées d'y correspondre. Pour cela, lisons quelques pages du rapport de l'abbé Bouquerel, au Congrès eucharistique de Montréal. Nous assisterons à la fondation des œuvres de réparations envers l'amour de Jésus; même l'appel de Jésus sera si bien compris qu'il se formera des associations de victimes offertes à l'amour, à la place de ceux qui n'aiment pas.

L'ASSOCIATION DE L'ADORATION RÉPARATRICE date de 1848. Cette année-là, Théo leinde Dubouché, la fondatrice, eut une troisième vision. En la fête du Sacré-Cœur, Jésus mit un canal d'or entre son Cœur et celui de sa servante, et lui dit: « Je veux des adorations et des réparations pour apaiser la justice de mon Père, mais toutes ces adorations sont insuffisantes, il me faut une consécration religieuse. » Le 6 août de la même année, huit jeunes personnes se réunissaient autour d'elle pour se consacrer à la réparation. Aujourd'hui la Congrégation compte huit maisons.

Une jeune Lyonnaise, Caroline Liéger, avait entendu plusieurs fois dans l'oraison cette parole: « Sois victime. » Au mois de juillet 1852, elle présenta à l'autorité diocésaine une notice et un règlement sur une ASSOCIATION DE VICTIMES unie au Sacré-Cœur, pour les gens du monde. Le 11 juillet 1853, le cardinal Bonald donna par écrit son approbation à l'œuvre expiatoire. En 1856, elle fut enrichie d'indulgences par Pie IX.

L'œuvre de la COMMUNION RÉPARATRICE, pour consoler le Cœur de Jésus, réparer, et obtenir la conversion des pécheurs, fut organisée d'abord à la Visitation de Paray-le-Monial en 1854. Cette œuvre s'est organisée de deux façons: Par roulement: sept personnes se partagent les jours d'une semaine, trente personnes se partagent les jours d'un mois. Chacun communie au jour assigné. Sous forme de communion générale, le premier vendredi du mois ou le premier dimanche.

A l'année 1854 remonte aussi la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus. Or, l'ARCHICONFRÉRIE DU CŒUR EUCHARISTIQUE établie plus tard, en 1893, est encore une œuvre de réparation. « Les outrages dont le Cœur de Jésus est abreuvé sont appelés par l'âme privilégiée qui a donné l'idée de ce vocable, « la Passion actuelle de Jésus ».

(A suivre.)

A. CAMIRAND, ptre.

Sun-Yat Sen reçu à l'évêché de Canton

— o —

Les *Missions catholiques* ont publié ce très curieux récit daté de Canton :

Peut-être les lecteurs goûteront-ils les détails d'une réception de Sun-Yat-Sen (1) à l'évêché de Canton. Voici donc le récit exact de cette visite qui fut loin d'être banale.

Elle eut lieu le 11 mai dernier, à 11 heures du matin.

A l'arrivée du personnage désormais sacré grand homme, les cloches de la cathédrale s'ébranlèrent et firent connaître à tous les citoyens l'heure précise où se heurtaient de front les fils de Sem et de Japhet.

M. Fourquet, pro-préfet, reçoit M. Sun à l'entrée de l'église, où il entre précédé de la fanfare du collège et escorté de dignitaires et de chrétiens. Aussitôt que l'ex-président a pris place au fauteuil devant le chœur, Mgr Mérel, mitre en tête et crosse en main, entonne le *Te Deum* pour attribuer à Dieu la gloire de la conduite des événements et aussi le bienfait de la paix relative dont nous avons profité, au milieu de l'agitation révolutionnaire.

Les séminaristes poursuivent l'hymne sacrée, dont chaque strophe ponctué par l'orgue monte aux voûtes comme un avion qui bat de l'aile.

Ils étaient là, autour de leur idole, une vingtaine de Chinois huppés, qui ses parents, qui ses conseillers, qui des magistrats et des journalistes, tous « Jeune-Chine », réunis au pied des autels du vrai Dieu, autour de ses envoyés légitimes les missionnaires catholiques, tous émerveillés de la pompe du culte, des chants et des volutes des fumées de l'encens.

Ce fut un spectacle unique et d'autant plus savoureux qu'il fut rehaussé par la majesté de l'édifice, dont les colonnes de granit semblaient porter jusqu'au ciel, avec leurs festons magnifiques, la joie du peuple chrétien et qu'il fut surtout, je ne dis pas l'apothéose, mais le prélude de la victoire de la foi.

A l'instant même où nos enfants de Chine scandèrent ces

(1) M. Sun s'appelle aussi *Sun-Mann* et *Sun TchongShan*.

mots : *Te martyrum candidatus laudat exercitus*, il nous sembla qu'avait sonnée l'ère éternelle de la paix, et que tous les persécutés de trois siècles, les martyrs des catacombes de l'Asie, se dressaient aux cieux pour acclamer la liberté.

Oui, c'était bien la liberté des enfants de Dieu proclamée ouvertement, devant la face même de Celui qui dispose tout avec suavité.

Pendant toute la cérémonie, M. Sun s'est tenu debout, dans une attitude de respect et de gravité.

Dans sa physionomie passaient tour à tour la réflexion multiple et le charme d'une nouveauté pour ses yeux, peut-être d'un réveil de ses aspirations chrétiennes.

Après le chant du *Te Deum*, Mgr Mérel conduit son hôte dans la vaste salle du collège où étaient groupés tous les missionnaires et les fidèles.

Des harangues et des compliments furent adressés tour à tour par Monseigneur et par les chrétiens.

M. Sun écouta le discours du prélat avec une attention marquée. Puis, se levant, il répondit dans un langage d'une haute inspiration :

« La religion, s'écria-t-il, est le complément nécessaire du code, et je m'en voudrais de ne pas favoriser de tout mon pouvoir la liberté pour mes compatriotes de l'embrasser, et pour vous, nobles Français, évêques et missionnaires, de continuer à la prêcher activement. » (*Vifs applaudissements.*)

M. Sun est un orateur clair et persuasif. Sa voix un peu faible, mais vibrante, s'harmonise bien avec sa figure énergique et tranquille.

Il voulut bien, après ce discours, accepter de déjeuner avec nous. C'était une faveur ; car il refuse en général toute invitation de ce genre. Il prit place en face de Monseigneur, ayant à ses côtés le général Loung, son jeune fils, une de ses filles et tous les Chinois et Européens de la cité.

Au dessert, un missionnaire se leva et débita une poésie française gravée sur un magnifique éventail d'ivoire. . . Cette poésie, composée de cinq sonnets, soit soixante-dix vers, avait pour exergue : « Que Dieu protège la belle et riche contrée de Chine qu'a ressuscitée Sun-Mann le Grand. » Elle était en forme d'acrostiche dont ces dix-sept mots étaient le thème ; c'est-

à-dire que chaque vers commençait par une des lettres de l'exergue.

Après avoir lu cette pièce, son auteur demande à M. Sun l'autorisation de l'offrir à Mlle Sun, qui l'accepta gracieusement, et l'éventail où était inscrite la poésie passa aussitôt de main en main.

Ce fut le sourire gracieux de cette fête dont les journalistes tracèrent le lendemain dans les feuilles publiques tout le charme entraînant et la parfaite distinction.

A son départ de l'évêché, l'ex-président de la République chinoise, reconduit par M. le vicaire général Fourquet, ne put s'empêcher de lui dire :

— Mais vous êtes sans doute la première mission de Chine?...

— Nous ne sommes, répondit finement le missionnaire, que la façade gothique du Sud s'ouvrant sur les magnifiques floraisons chrétiennes de Ning-Po, de Sang-hai et de Pékin ! »

Et après un dernier sourire fait de cordialité et de gratitude, se retira, suivi de son escorte, l'homme prédestiné peut-être à refaire un grand peuple.

Une excellente idée

— o —

Un curé du diocèse de Metz était seul au presbytère. Les quelques habitations environnant l'église et la cure étaient veuves de leurs propriétaires; tous, petits et grands, étaient occupés aux travaux de la fenaison. Soudain, la porte de la maison s'ouvre; le prêtre se lève, pour se rendre compte de la visite inattendue.

Il voit devant lui un homme de haute taille, à la face brunie, tenant dans sa main nerveuse un fort gourdin; près de lui, une femme, sorte de bohémienne, et, de plus, un gros ours brun! Le prêtre n'était pas très à son aise en présence de pareils visiteurs et, instinctivement, il cherchait sa bourse, pour faire immédiatement l'aumône; mais le conducteur d'ours lui dit en riant :

— Nous ne venons pas mendier, monsieur l'abbé; voici une pièce d'un mark; soyez assez bon pour dire une fois la

sainte messe pour les âmes *les plus abandonnées* du Purgatoire.

— Gardez votre argent, vous êtes de pauvres gens, et je dirai la sainte messe quand même, dit le prêtre.

— Non, répond le pieux visiteur, prenez la pièce et dites la messe à notre intention. Nous avons fait de bonnes recettes à la foire.

— Mais comment ? Et d'où vous vient cette dévotion ?

— Monsieur le curé, nous sommes des malheureux, et quand une fois, ma femme et moi, nous serons morts, *personne ne songera à nous*. Nous n'avons pas d'amis en ce monde : c'est pour cette raison que nous nous en procurons en l'autre ; et cela tant que nous le pouvons. Nous avons pris l'habitude, toutes les fois que la recette dépasse un certain chiffre, de puiser dans notre pauvre caisse une petite somme à l'intention des pauvres âmes du Purgatoire, afin qu'elles ne nous oublient pas, à leur tour, au ciel, quand nous ne serons plus !

Bibliographie

— SAINT ANTOINE DE PADOUÉ, par Mgr Ant. Ricard. — In-12 de 404 pp. Paris, P. Téqui, 82, rue Bonaparte. 1912. Prix : 3 fr. 50.

Cette vivante histoire de l'apôtre thaumaturge du XIII^e siècle est bien toujours d'actualité. Ce n'est pas sans raison qu'il plaît à Dieu de faire revivre le culte du pauvre missionnaire d'il y a six cents ans. Nul ne lira sa vie sans un réel profit pour son âme. Elle nous paraît surtout admirable, telle que nous la présente la plume alerte de son regretté biographe.

— *La Bonne Nouvelle*,

— AU DELA DU TOMBEAU, par le P. E. HAMON, S. J. — In-12 de 355 pp. Paris, Téqui, 82, Bonaparte. 1912. Prix : 3 fr.

Pendant des années le P. Hamon a parcouru le Canada et les centres canadiens des États-Unis ; il est le fondateur de la *Ligue du Sacré-Cœur* établie dans presque toutes les paroisses. On se rappelle sa prédication si vigoureuse et si pittoresque. Cette nouvelle édition d'un livre très connu sera bien accueillie au Canada.

— QUESTIONS DE MORALE, DE DROIT CANONIQUE ET DE

LITURGIE, adaptées aux besoins de notre temps, par S. E. le Cardinal GENNARI. Traduit de l'italien, avec autorisation de l'auteur, par l'abbé A. Boudinhon, professeur à l'Institut catholique de Paris. 6 vol. in-8 écu. 24 fcs. (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris (6e).

Le bienveillant accueil fait par le clergé français à la traduction des *Consultations* de Son Eminence le cardinal Gennari a donné l'idée de publier également la traduction des *Questions* du même auteur. Ce que sont ces questions ? Ce sont, pour la plupart, des difficultés nouvelles, que les auteurs anciens n'ont pas étudiées ; ou encore des précisions relatives aux récentes dispositions émanées du Saint-Siège, toujours soucieux de pourvoir aux nécessités de notre temps.

En une seule publication ont été réunies les trois séries des Questions de Théologie morale, de Droit canonique et de Liturgie ; chaque série comportant deux volumes de la traduction, le dernier se termine par une table analytique détaillée de tout l'ouvrage. Il est assez difficile de savoir d'avance si telle ou telle question a été rangée dans la série de Morale, ou dans celle de Droit canonique, ou même de Liturgie ; l'unique table rendra les recherches plus faciles et plus rapides.

Une place a été faite, parmi les questions de théologie morale, à celles qui concernent les Indulgences, parce que c'est un sujet dont s'occupent généralement les moralistes. Les décrets cités sont tous empruntés à des sources officielles.

On est heureux de pouvoir mettre, aux mains des prêtres dans le ministère, un recueil qui répond aux consultations et aux demandes de renseignements sur les matières les plus variées qui relèvent des sciences ecclésiastiques, et où tant de menues difficultés pratiques sont résolues avec la vaste science et la profonde expérience qui percent à chaque ligne dans les œuvres de S. Em. le cardinal Gennari.

— LE SALUT ASSURÉ PAR LA DÉVOTION A MARIE. *Témoignages et exemples*. Un volume in-18 de 185 pages. Chez P. TÉQUI, 82, rue Bonaparte, Paris VIe.

Cet ouvrage n'est pas nouveau ; il est connu et apprécié puisqu'il a aujourd'hui l'honneur d'une troisième édition. Quelques extraits de l'*Introduction* nous feront un peu connaître l'auteur et l'esprit du livre.

«... C'est un suprême appel que je voudrais faire entendre avant ma mort, par amour pour mes frères et pour glorification de l'amour miséricordieux de Marie. Toute ma pensée est dans le titre que je donne à ces pages. *Celui qui a de la dévotion pour Marie ne périra pas.* » Cet ouvrage est comme un chant dont ces paroles de S. Hilaire sont le refrain. Tous les chapitres, en effet, portent ce titre.

C'est cette vérité que l'auteur vient de répéter à tous les pécheurs sans exception. Il se fait l'écho mille et mille fois répercuté de ceux qui l'ont proclamée avant lui depuis douze à quinze siècles, et souvent dans les mêmes termes. Il veut qu'on retrouve cette formule à chaque page du livre. Les saints et les saintes, les Pères de l'Eglise et les Docteurs, les faits eux-mêmes dans leur langage particulier, vont tour à tour redire ces paroles. Dans sa rage impuissante, Satan nous en apportera aussi de l'enfer le même témoignage. « *Celui qui a de la dévotion pour Marie ne périra pas.* »

— LE TÉMOIGNAGE DES MARTYRS, par L. LABERTHONNIÈRE. 1 vol. in 16 de la collection *Science et Religion*, n° 642. Prix : 0 fr 60. BLOUD et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VI*).

Les martyrs occupent une place considérable dans la littérature chrétienne. Le caractère tragique de leur mort suffirait à lui tout seul pour expliquer l'intérêt qu'elle provoque. Mais leur mort a en outre essentiellement un caractère, une signification et une portée religieuses. Elle n'est pas seulement une souffrance, elle est une affirmation, un acte. Elle est un drame qui se joue dans le temps, mais qui se présente comme ayant son dénouement dans l'éternité. Aussi, depuis les origines, les apologistes y ont-ils fait appel de toutes les manières. Mais lors même qu'ils ne se sont pas abusés à en faire scolastiquement le terme d'une argumentation dialectique et abstraite, peut-être n'ont-ils jamais marqué avec assez de pénétration ce qu'il y fallait considérer et ce qu'il fallait en retenir. M. Laberthonnière n'a d'autre but que d'y ramener l'attention, pour tâcher de mettre en lumière ce qui caractérise le martyr et ce qui le constitue. Ces pages profondes font ressortir avec précision la valeur apologétique du martyr et son exacte signification religieuse.